

Donald Wollheim, *Les faiseurs d'univers*, Paris, Robert Laffont,
Coll. « Ailleurs et Demain/Essais », 1973, 205 p.

Guy Bouchard

Volume 9, Number 1, avril 1976

Claude Simon

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500392ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500392ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, G. (1976). Review of [Donald Wollheim, *Les faiseurs d'univers*, Paris, Robert Laffont, Coll. « Ailleurs et Demain/Essais », 1973, 205 p.] *Études littéraires*, 9(1), 235–236. <https://doi.org/10.7202/500392ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1976

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Donald WOLLHEIM, *Les faiseurs d'univers*, Paris, Robert Laffont, Coll. «Ailleurs et Demain/Essais», 1973, 205 p.

Autant sur le plan littéraire que sur le plan de la critique, les amateurs francophones de science-fiction sont, depuis quelques années, choyés. Sur le plan littéraire d'abord, plusieurs collections nouvelles sont nées, dont la plupart offrent au public des traductions d'œuvres anglaises ou américaines encore inédites en français, ou dont la traduction est depuis longtemps épuisée. Sur le plan de la critique, ensuite, à quelques mois d'intervalle, ont été publiés : *l'Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, par Pierre Versins ; *l'Histoire de la science-fiction moderne*, par Jacques Sadoul ; et le *Panorama de la science-fiction*, de Jacques Van Herp. Ces trois ouvrages, en plus de combler une lacune, puisque la critique française de science-fiction s'était auparavant exprimée presque exclusivement dans des articles de revues, ont en même temps contribué à modifier l'image américanocentriste de la science-fiction. Car si Sadoul reste fixé à cette image, Versins et Van Herp, pour leur part, mettent en évidence la tradition française. Il restait, cependant, à combler une autre lacune. Depuis la traduction des *New Maps of Hell* de Kingsley Amis, en 1962, les lecteurs francophones n'avaient plus accès, dans leur langue, aux ouvrages américains ou anglo-saxons consacrés à la S-F. Aussi la traduction, par Pierre Versins, de *The Universe Makers*, se révèle-t-elle une initiative heureuse, dont on peut souhaiter qu'elle ne soit pas unique.

En plus d'être un essai, *Les faiseurs d'univers* est une autobiographie, si l'on admet que l'autobiographie de Wollheim est indissociable d'une autobiographie de la S-F ; il l'affirme, lui-même, presque d'emblée : «La science-fiction a donné forme à ma vie et je peux dire en vérité que je suis marqué par elle à tous les points de vue. Par elle et mes contacts avec ses lecteurs et écrivains, j'ai trouvé ma profession, ma vie, ma philosophie, mon violon d'Ingres, et, oui, ma femme et mes amis». (p. 13) Cette touche autobiographique confère à l'ouvrage un charme quelque peu intimiste et crée entre auteur et lecteur un climat de complicité qui atténue la portée de certains jugements, dans la mesure où l'on considère ces jugements comme exprimant les préférences d'un critique qui a choisi de se raconter au lieu de se camoufler derrière quelque prétendue objectivité. De ces jugements, nous reparlerons un peu plus loin, car ils constituent l'une des trois principales dimensions de l'ouvrage en tant qu'essai.

L'essai, en effet, effleure l'aspect théorique de la S-F, développe quelques-uns de ses thèmes et surtout présente et juge un certain nombre d'auteurs.

Au point de vue théorique, Wollheim définit la S-F comme «cette branche du fantastique qui, bien que ne correspondant pas à notre savoir actuel, est rendue plausible par le fait que le lecteur en admet les possibilités scientifiques dans l'avenir ou dans des périodes peu connues du passé». (p. 26) Une telle définition ne comporte rien qui puisse révolutionner la conception reçue du genre, et il en va de même du regroupe-

ment des œuvres en quatre catégories: les voyages imaginaires, les prédictions de l'Avenir, les inventions remarquables et la satire sociale. Par contre, Wollheim met en évidence la dimension intertextuelle de la S-F; par exemple, lorsqu'il déclare que «la science-fiction se construit sur elle-même». «Résultat de tout ceci, les histoires modernes sont plus libres de s'occuper des possibilités sociologiques et du mouvement de l'humanité dans des conditions futures, sans avoir à répéter sans fin des propositions pseudo-scientifiques». (p. 34)

Les thèmes abordés comme tels par Wollheim sont peu nombreux; aussi nous contenterons-nous de mentionner les principaux: l'histoire future, la bombe atomique, le navire-étoile et «l'heroic fantasy».

La plupart des chapitres sont en fait consacrés à différents auteurs, de Verne et Wells à Ellison, en passant par Cummings, Burroughs, Stapledon, Asimov, Van Vogt, etc. Il ne s'agit pas cependant d'une histoire de la S-F: Wollheim s'en tient aux auteurs qui, à son avis, ont eu une influence sur le développement du genre. Or les jugements qu'il porte sur ces auteurs sont en général sympathiques, les seules exceptions à cette règle étant Jules Verne, Kingsley Amis, John W. Campbell, Roy Bradbury et la «Nouvelle Vague». Amis est rabroué pour son essai sur la S-F, et Campbell, pour son activité de rédacteur en chef d'*Astounding Stories*, que Wollheim s'efforce de démystifier. Bradbury, lui, est exclu du domaine et considéré comme «un auteur fantastique appartenant à la littérature générale». (p. 167) Les seuls auteurs de S-F véritablement maltraités par Wollheim sont donc Verne et la Nouvelle Vague. Un français, le seul d'ailleurs auquel s'attarde l'ouvrage, et un groupe d'écrivains qui a tenté de «révolutionner» le genre. Peut-on s'empêcher de percevoir, derrière ces jugements, quelque dose d'américanocentrisme et de conservatisme? Et peut-on ne pas s'étonner de rencontrer ces ingrédients dans le panégyrique d'une littérature aux rêveries planétaires, et même galactiques, d'une littérature que l'on présente souvent comme la seule qui permette à l'écrivain de *tout* dire?

Cette ambiguïté idéologique, on la retrouve dans certains leitmotifs de l'ouvrage de Wollheim: d'un côté, des résidus de propagande antimarxiste et une certaine inquiétude devant la jeunesse actuelle et les problèmes de l'heure (pollution, surpopulation, bombe atomique), de l'autre, l'apologie des wellsiens, par opposition aux verniens qui sembleraient s'accommoder fort bien du *statu quo* politique, et un chant d'espoir en l'avenir. Peut-être est-ce finalement cette note d'espoir qu'il faut retenir, ainsi que le souligne Jack Williamson:

«Wollheim's book is intensely personal and very readable, marred I think by his limited knowledge of other literature and by occasional unfairness to some of his rival editors, but still fascinating for its view of science fiction as a sort of faith in man and his science, and particularly for its sketch of man's imagined future in space — of the rise and fall of the coming Galactic Empire that has been the background of so much "space opera". *Science Fiction, Teaching and Criticism*, in *Science Fiction Today and Tomorrow* (Bretnor ed.), Baltimore, Penguin Books, 1975, 317 p.

Guy BOUCHARD
Université Laval